

MYTHES, RELIGIONS ET MODERNITE

On dit toujours que le Sénégal est pays de tolérance. Cela se vérifie le plus souvent dans le domaine des religions. Je dis des religions car il y en a plusieurs dans ce pays. Nous connaissons tous les cas sérères et diolas où dans la même famille on rencontre des musulmans et des chrétiens. Sans compter les fêtes, Noël, Korité, Tabaski, Maouloud, Tamxarit où l'on se réjouit en commun. Il y a alors coexistence pacifique, mieux, coexistence sympathique.

On parle moins souvent des cultes animistes traditionnels qui affleurent toujours dans la vie quotidienne des Sénégalais, et ce au vu et connu d'un islam bien établi, ou d'un christianisme très sincère.

Je ne citerai que trois exemples de cultes toujours en activité, l'un chez les Lébous, l'autre chez les Toucouleurs riverains du fleuve Sénégal, le troisième chez les Sérères wolofisés de Kaolack.

Un culte s'appuie toujours sur le mythe qui l'a engendré. Tout le monde connaît les mythes qui attachent les Lébous de Yoff, Ngor, Rufisque, Bargny aux *Rab* de l'Océan. Chaque village a son ou ses histoires expliquant pourquoi chaque année on fête ces alliances qui furent nouées entre le fondateur du village et le génie protecteur, Mame Diaré à Yoff, Buur Tengeen à Ngor, Kumba Lamb à Rufisque... Ces *Tuur* sont souvent accompagnés de sacrifices d'un taureau, et d'échouages de poissons. Une autre manifestation de ces cultes est le fameux *Ndëp* ; ce rite soigne les troubles mentaux qu'un rab provoque chez un de ses adeptes, et consiste à ramener l'harmonie entre l'homme et l'être surnaturel qui le perturbe.

Ce n'est pas l'iman ni le médecin qui peuvent soigner cette maladie, mais seul le ou la *ndepkat* gardienne de ces rabs et qui connaît les gestes et les paroles qui les apaisent. Elle seule peut convaincre le rab de relâcher son emprise sur l'adepte qui l'a offensé.

Ce culte bien vivant a été largement étudié par les psychologues de Fann et en particulier par les docteurs Ortigues et Collomb, qui avaient largement collaboré avec les tradipraticiens et les *ndepkat*.

Plus discrets, car plus éloignés de Dakar sont les rites liés aux mythes du Tyamaba, et du Mboose.

Le mythe du Tyamaba s'actualise chaque fois que dans une famille peule, tioubalo ou toucouleur, une femme accouche de jumeaux, l'un humain, l'autre reptile.

Avec cette naissance surnaturelle commence un rite qui sera quotidien dans cette famille jusqu'à ce que le reptile (serpent ou varan) devenu grand, soit conduit dans le fleuve ou le marigot le plus proche.

Le rite consistant à alimenter ce reptile exclusivement de lait, dans une case à l'abri des regards étrangers.

En échange la famille baignera dans la richesse, les troupeaux, ou le savoir, selon qu'il s'agisse de fonctionnaires, de pasteurs ou d'érudits musulmans.

Tous avantages qui disparaîtront s'il arrive malheur au génie avant le moment où on doit le rendre au fleuve. Car « Tyamaba est du fleuve et retournera au fleuve ».

Ces Toucouleurs du Fouta Toro furent parmi les premiers islamisés du pays et ce mythe est chez eux aussi ancien que la royauté du Tékrou au XII^e siècle ; il n'a cessé de se reproduire depuis lors dans les familles du Nord Sénégal, coexistant avec une pratique assidue de la charia.

La troisième occurrence avérée d'un mythe animiste est celle qui sévit à Kaolack ainsi que dans les villages alentours, depuis l'époque de Mbégane Ndour semble-t-il, soit le 15^e siècle.

En passant par Kaolack, -naguère plus que maintenant- on pouvait voir sur la place de la gouvernance, un ou plusieurs varans du Nil qui se promenaient sans que personne ne songe à les chasser, encore moins à les tuer. Car ça se mange, le varan ! Oui, mais pas à Kaolack.

A l'orée de l'hivernage, on pouvait voir une procession de femmes habillées de blanc, pénétrer dans le fleuve, à hauteur de la berge dite « Des Niominka », et y verser des poignées de farine de mil mélangée de lait, en psalmodiant des incantations à Mboose, Lagandoum et tout le panthéon de Sangomar.

Au sortir de l'eau elles faisaient le tour de la ville en chantant des cantiques qui n'étaient ni les Kassaïdes, ni les chants cathos ou protestants. Mais des hymnes au Mboose, le *Tuur* de Kaolack, protecteur de la ville et des alentours ; ce génie s'incarne dans ces varans qui vont et viennent librement, à partir de leur lieu de culte et de résidence au bord du fleuve Saloum.

Culte discret, à part cette fête annuelle propitiatoire à la santé, la prospérité, la fécondité et surtout la pluie, durant les 12 mois à venir.

L'étranger qui passe n'a aucune chance et rien qui l'avertisse que ces varans sont tabous. Qu'il ne s'avise pas de les toucher ou de les blesser. Il lui en coûterait au minimum un fulgurant eczéma, au maximum une crise d'épilepsie ou une paralysie.

Enfin, ce serait le diagnostic du médecin appelé en toute hâte...

Cependant seule la prêtresse du Mboose pourra l'en débarrasser, par des ablutions d'une eau lustrale et des incantations conjuratoires.

C'est une vieille histoire de princesses du Baol, en fuite après une guerre de la région de Lambaye, et qui arrive à Kahône capitale du roi de Saloum Mbégane Ndour. Teranga, accueil royal et désignation d'un endroit où camper avec ses gens et ses troupeaux. Mais la princesse objecte que l'endroit est trop sec « pour ses serpents », il leur faut un séjour plus arrosé. Le roi lui attribue alors les bords du fleuve à Kaolack... qui n'existait pas encore. Là les génies se plaisent et réapparaissent sous forme de varans, et la princesse s'installe si bien que le roi l'épouse, et envoie des paysans et des artisans habiter auprès d'elle. Et c'est ainsi que se peuplera cet endroit désert auparavant.

Par la suite cet épisode de l'histoire sera occulté par la domination coloniale et l'influence de la confrérie des Niassènes.

L'Islam se généralise alors, cependant que le culte se poursuit entretenu par la famille de cette princesse ; une prêtresse chargée des rites et des soins quand ils sont nécessités par des infractions accidentelles, officie toujours selon les règles transmises depuis plus de trois siècles.

Je pourrais continuer en vous envoyant promener à Fadiouth, l'île aux coquillages où les xamb de Pangols voisinent avec les autels à la Vierge Marie, le long des ruelles, cependant qu'au cimetière au-delà du pont, les chrétiens dorment à côté des musulmans.

Combien de temps encore durera cette coexistence religieuse ? Et comment ces religions s'accommoderont-elles de la modernité ? de la science ? du rationnel ? d'une médecine qui ne croit pas au miracle ? d'une économie qui place le travail au-dessus de la faveur de Dieu ou d'un génie ? d'une politique qui préfère convaincre les électeurs, que les influencer par des sacrifices de taureaux rouges, ou par des messes, ou par 6666 noms d'Allah le Vainqueur ?

47

Quand est-ce que le sport enfin, lutte avec frappe, ou football, ne sera plus dépendant des gris-gris et des safaras ?

Non que la ou les religions traditionnelles ou importées, soient amenées à disparaître, car il restera toujours des domaines où elles, seules, offrent réponse.

Mais la modernité consiste à évacuer l'aléatoire dans les secteurs qui régissent la santé des corps, et l'organisation de la cité.

Et le progrès matériel, social, technique ne s'acquiert qu'avec les connaissances et les expertises appropriées. De la réussite de son articulation à la culture ancienne, et de la maîtrise de ces techniques, uniquement, dépendent ce qu'on appelle le développement, et le passage du Moyen Age au 21^e siècle.